

Méthode aisée et peu coûteuse, de traiter avec succes plusieurs maladies épidémiques, comme la suette, la fièvre miliaire, les fièvres pourprées, putrides, vermineuses & malignes / [Guillaume Mahieu de Meyserey].

Contributors

Mahieu de Meyserey, Guillaume, -1788.
Roy, Cornelis Hendrik à, 1750-1833

Publication/Creation

Paris : Widow Cavelier & son, 1753.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/xeaqf8nc>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



311..

34939/A

IV. N. 226

MAHIEU DE MEYSERREY

G



~~Handwritten signature or text, possibly "F. J. G."~~

MAHIEU DE MEYSEKE.

42698

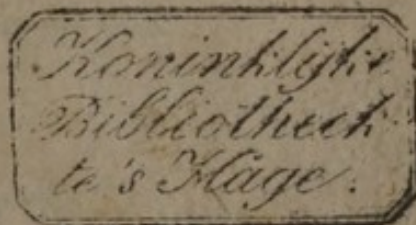
M E T H O D E

¹
A I S É E

ET PEU COUTEUSE,

De traiter avec succès plusieurs Maladies épidémiques, comme la suette, la fièvre miliaire, les fièvres pourprées, putrides, vermineuses & malignes, suivie dans différens endroits du Royaume & des Pays Etrangers, avec les moyens de s'en préserver. Par M. DE MEYSEREY, Médecin ordinaire du Roi, Docteur en Médecine, ancien Médecin des Armées de Sa Majesté en Italie & en Allemagne, & Correspondant de l'Académie Royale des Sciences.

Seconde Edition, revue & augmentée.



A P A R I S ;

Chez la Veuve CAVELIER, & fils, rue
S. Jacques, au Lys d'or.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

M. F. T. H. O. D. E.

A. I. E. E.

E. T. P. U. C. O. L. L. E. G. E.





METHODE

AISEE ET PEU COÛTEUSE,

De traiter avec succès plusieurs maladies épidémiques, comme la suette, &c.

LE grand nombre de personnes attaquées de ces maladies, que j'ai eu occasion de traiter, m'a mis à portée, autant que qui ce soit, de connoître la nature des secours qui peuvent leur procurer le plus prompt soulagement. Je crois devoir communiquer au Public le fruit de mes observations, & je vais commencer par les plus nouvelles.

Histoire de la suette, & de la fièvre miliaire.

Au mois de Juin de l'année 1752,
M. Védie, Lieutenant-Général au Bail-
liage Royal, & Subdélégué au départe-

ment de Dourdan , instruit par M. Legros , Curé de Sermaise , quoique les Syndics de chaque Paroisse ayent ordre d'informer Messieurs les Subdélégués des maladies épidémiques qui attaquent les hommes , ou les bestiaux ; instruit , dis-je , que la Paroisse de Sermaise , terre appartenante à M. de Lamoignon de Basville , Président du Parlement de Paris , située dans l'Election de Dourdan , Généralité d'Orléans , étoit ravagée par une maladie qui emportoit trois à quatre personnes chaque jour , me fit l'honneur de m'engager à me transporter sur le champ à Sermaise ; il m'offrit même de me donner une brigade de Maréchaussée , supposé que je jugeasse convenable de faire ouvrir quelques corps , & que j'y trouvasse de l'opposition de la part de la famille.

Il est vrai qu'il eût été plus régulier , qu'en conséquence des avis que M. Védie avoit eûs , il eût commencé par en écrire à M. l'Intendant : mais le tems étoit précieux ; la terreur s'étoit emparée de tous les malades , & même des personnes saines , qui étoient allarmées , avec assez de raison , de la mort , souvent précipitée , de leurs parens , de leurs voisins , & de leurs amis , dont il mouroit

jusqu'à trois ou quatre par jour. L'expérience n'a que trop fait voir, combien la terreur augmente le danger des maladies, surtout épidémiques; le tems d'ailleurs favorisoit leur progrès. Il faisoit une chaleur humide, un tems orageux, qui avoient succédé très-promptement à une température beaucoup plus douce, & moins brûlante; constitution de l'air extrêmement propre à augmenter la disposition putride des humeurs, qui fait le fond de ces maladies, & leur malignité, & qui se trouvoit encore aidée par le régime pernicieux que suivoient les malades, & ceux qui craignoient de le devenir. Il étoit donc intéressant, que, sans s'assujettir à des formalités, on se pressât d'envoyer du secours à ces malheureux. Et d'ailleurs peut-on pécher par un excès de zèle vis-à-vis d'un Magistrat dont l'humanité est aussi connue que l'est celle de M. de Barentin, vertu qui ne le distingue pas moins que son intégrité dans l'administration de la Justice, qu'il rend à tout le monde sans acception de personne, & dont la piété s'attache principalement à secourir les pauvres, qui ne sont pas moins précieux à l'Etat qu'à Dieu, se conformant avec plaisir aux intentions de notre Auguste Monarque,

qui par la prudence de M. de Machault^e,
Garde des Sceaux, & Contrôleur Général des Finances, leur a fait fournir gratuitement tous les secours nécessaires au rétablissement de leur santé? Aussi le zèle de M. Védie fut-il honoré des louanges qu'il méritoit, non-seulement pour m'avoir envoyé sans délai sur les lieux, mais pour s'y être transporté lui-même plusieurs fois, afin de voir par lui-même le succès de mes soins. Passons à l'état où je trouvai les malades qui y furent confiés.

Ils étoient presque tous baignés de sueurs abondantes; leur fièvre communément n'étoit pas considérable; mais ils se plaignoient de douleur, ou de pesanteur de tête; de quelque douleur, & surtout d'un grand resserrement de la poitrine; de maux d'estomac, & de lassitudes douloureuses dans les membres; de démangeaisons, & de picotemens fort incommodes à la peau, avant, pendant, & même après la sortie des sueurs, des taches pourprées, des pustules, ou des boutons miliaires. La plupart des malades avoit de grandes & continuelles inquiétudes, la bouche mauvaise, quelquefois amère, des envies de vomir, une pesanteur d'estomac, dégoût, ou défaut

d'appetit ; & cependant la langue n'avoit pas coutume d'être chargée , & il n'y avoit ni soif , ni ardeur considérable. Les malades étoient fort abbatus , & avoient communément le ventre fort referré.

Quelques-uns ont eu des saignemens de nez , qui leur ont été peu avantageux , quand ils n'ont pas été fort abondans , quand ils n'ont pas paru de bonne heure , & qui ont quelquefois continué plusieurs heures après la mort de ceux qui ont péri avant mon arrivée.

Dès les premiers jours de la maladie il a paru sur la peau , & particulièrement sur celle de la poitrine , de taches pourprées , & de petits boutons qui n'étoient pas toujours de la même couleur ; mais quelques-uns étoient blancs , & ressembloient à des grains de millet ; ce qui a fait donner à cette fièvre le nom de *miliare*. Au reste la plûpart étoient de la couleur de la peau des malades , laquelle devenoit dans la maladie assez rude au toucher.

Leur visage , & particulièrement les joues & les yeux , étoient presque toujours rouges & enflammés.

Cette maladie commençoit plutôt la nuit que le jour : rarement elle attaquoit

des personnes fort âgées , ou en bas âge , & dans ce cas elle a rarement été funeste ; elle n'a pas non plus attaqué beaucoup de femmes & de filles d'un âge moyen , & ne leur a pas été fort pernicieuse. Elle a été beaucoup plus commune chez les hommes les plus jeunes & les plus vigoureux , dont elle a fait périr les uns en quinze ou dix-huit heures ; d'autres après un plus long terme , mais qui s'est rarement étendu au-delà de dix ou douze jours.

Presque tous ceux que la maladie a emportés , sont morts dans le délire , ou dans l'assoupissement , & quelquefois avec de grands cours de ventre de matières extrêmement puantes. Les cadavres de ceux qui mouroient, étoient promptement attaqués d'une gangrène qui produisoit une si mauvaise odeur , qu'on étoit obligé de les enterrer peu de tems après leur mort.

Telle est l'histoire de la maladie que j'avois à traiter ; mais dont les accidens m'ont causé bien moins d'embarras que les préjugés dont les malades étoient attaqués ; préjugés bien plus difficiles à détruire dans les campagnes , où l'on a affaire à des personnes souvent peu instruites ; mais dont on n'est point toujours

exempt dans les Villes , où l'on y est communément attaché avec assez d'opiniâtreté , surtout parmi le menu peuple.

L'usage de ces malades étoit de s'accabler sous le nombre des couvertures : plus elles étoient pesantes , plus ils étoient contens ; souvent ils y ajoûtoient , principalement sur les pieds , des habits , des jupons , & même des lits de plume ; ils se gardoient bien de tirer les bras du lit , & de changer de linges à mesure qu'ils étoient trempés par la sueur. Leurs chambres étoient exactement fermées , & souvent il y avoit du feu ; leurs bouillons étoient faits de bœuf & de poule , & salés comme , ou presque comme pour des gens en santé ; ils en prenoient toutes les heures , & souvent plus fréquemment. Le vin avec le sucre , l'eau-de-vie , des sudorifiques , & des cordiaux chauds , étoient continuellement employés ; il y en avoit même qui mangeoient tout ce que leur suggéroit une imagination déréglée , ou ce que leurs parens , ou amis , leur conseilloient.

Il est aisé de concevoir combien une pareille conduite doit être nuisible dans une fièvre inflammatoire , accompagnée d'une pourriture manifeste dans les pre-

mieres voyes ; je veux dire dans l'estomac & dans les intestins. *Plus on nourrit les corps impurs*, dit le plus grand de tous les Médecins, & *plus on leur fait de tort*. Des bouillons si succulens, & si fréquemment répétés, ne pouvoient donc qu'être fort nuisibles, sous quelque point de vûe qu'on les envisage. Aussi, est-ce à l'excès de nourriture, même la plus saine en elle-même, & au défaut des purgations convenables, donnés avec ménagement dès les premiers jours de la maladie, que j'attribue principalement les abondantes déjections fétides qui épuisoient quelquefois les malades, &c.

Quant au régime échauffant que les malades suivoient, dans la vûe, disoient-ils, de faire sortir le venin, ou d'en empêcher la rentrée, il faut ne point connoître la nature des fièvres, surtout inflammatoires, pour n'être pas persuadé que rien n'est plus pernicieux. Il y a déjà long-tems que le judicieux Sydenham a dit que celui qui a donné le premier l'idée de ce venin, le plus souvent imaginaire, a été plus funeste au genre humain que l'inventeur de la poudre à canon. Ce venin est ordinairement l'effet de ce régime, en portant l'inflammation dans toutes les liqueurs ; & il est doublement

dangereux dans les maladies accompagnées de pourriture dans les premières voyes ; parce qu'il les exalte, & les met dans le cas de passer dans le sang, dont elles augmentent le désordre, & la corruption, s'il en est atteint.

Un autre préjugé, pour le moins aussi préjudiciable, est l'aversion presque insurmontable que je trouvai pour la saignée, qui est cependant le remède le plus approprié aux maladies inflammatoires. Le fondement de cette aversion est la crainte de faire rentrer le prétendu venin, ou d'empêcher sa sortie ; & cependant l'expérience fait foi, que dans les maladies venéneuses il n'y a souvent point de secours plus efficace pour le faire sortir. Je parle de celles où l'ardeur de la fièvre rend la peau si roide, qu'elle forme un obstacle invincible à la sortie du poison, qui cause & entretient la maladie. Ce n'a pas été sans peine que j'ai pris le dessus sur ces préjugés, & j'ai peut-être moins d'obligation d'avoir rendu les malades dociles à mes remontrances, à la force de mes raisons & de la vérité, qu'à la confiance qu'ils avoient à M. Legros leur Curé. C'est avec bien de la raison qu'ils l'ont donnée à ce digne Pasteur, lequel n'a rien eu de plus à

cœur que de remplir scrupuleusement tous les devoirs de son état , & qui leur a été d'un secours très-efficace par les aumônes abondantes & secrètes qu'il leur a faites ; qui a même tenu souvent les plats , ou les écuelles , dont on se servoit manque de palettes , ou la chandelle , quand il se faisoit des saignées , où les parens , ou les voisins , ou les amis ne vouloient pas toujours aider , ni quelquefois être présens , de crainte de gagner la maladie. Je le répète , je n'aurois peut-être pû surmonter les préjugés , sans le secours de M. Legros. J'avois cependant , indépendamment des raisons tirées de la nature des fièvres inflammatoires & putrides , des observations concluantes à faire valoir ; car je pouvois citer des exemples , pris dans le lieu même , de malades assez heureux pour s'être tirés des bras de la mort au moyen des hémorrhagies abondantes que la nature avoit produites par le nez , ou par d'autres parties. Je crois aussi que le sort funeste d'une grande quantité de ceux qui s'étoient traités à leur fantaisie , a beaucoup contribué à la docilité des malades , & qu'ils ont jugé , que mourir pour mourir , autant valoit faire l'essai d'une méthode opposée à leurs

préjugés , que de courir les mêmes risques en la suivant.

Ainsi la crainte de la mort , qui augmente toujours , & qui fait souvent le seul danger des maladies épidémiques , a pû produire un effet salutaire. Mais il est tems d'en venir au traitement.

J'ai commencé par interdire l'usage de toutes sortes d'alimens ; j'ai fait , autant qu'il a été possible , éteindre le feu , ouvrir les portes & les fenêtrés des chambres qui n'étoient point exposées à un soleil trop ardent , ni à recevoir un trop grand rafraîchissement ; j'ai fait décharger les malades du poids des couvertures , leur permettant d'en garder une légère , & leur ai non-seulement permis de tirer les bras hors du lit , mais je leur ai conseillé de le faire ; que dis-je ? de se lever , pour tempérer la chaleur dont ils se plaignoient. Il est vrai que je ne voulois pas qu'ils se tinssent trop long-tems à l'air quand ils étoient foibles , mais seulement alors autant qu'il étoit nécessaire pour faire leur lit , ou pour rendre un lavement , ou pour aller à la selle. Je remarquerai même , en passant , que j'ai observé que ceux qui étoient couchés sur la plume s'en trouvoient plus mal , & qu'il seroit beaucoup plus avan-

rageux qu'on pût mettre les malades de ces sortes de maladies , & même aussi de fièvres ardentes ou chaudes , sur des matelats , ou sommiers de crin , ou dans un besoin , sur une suffisante quantité de bonne paille , qui ne fût point dure , ni trop rude.

Je conseillois à ceux qui ne vouloient pas sortir du lit , d'y rester sur leur séant , ou du moins de s'y tenir la tête fort élevée , ayant soin qu'ils fussent garantis des atteintes du froid. Il y a long-tems que j'ai observé qu'en obligeant les malades à sortir du lit , ou de s'y tenir au moins la tête fort élevée , on diminue souvent la fièvre , ou l'on empêche que la tête ne s'embarrasse. Cette attention , toute légère qu'elle puisse paroître , m'a aussi souvent réussi pour dégager la tête quand elle étoit pesante ou douloureuse , quand il y avoit transport , ou assoupissement , avec un pouls grand , dur , ou embarrassé.

Je recommandois soigneusement de changer de chemise , de bonnet de nuit , ou du moins de coëffe de bonnet , & de draps , voulant seulement qu'ils fussent bien nets , & bien secs. Il m'importoit peu qu'ils fussent blanchis depuis peu , ou qu'ils eussent servi à des personnes saines ,

dout la sueur ou la transpiration qui s'y attachent assez souvent en peu de tems , peuvent devenir contraires aux malades qui s'en servent alors , malgré les préjugés établis à cet égard chez les gens de la campagne surtout , qui voudroient toujours préférer cette dernière espèce de linge. Lorsqu'il n'étoit pas possible de changer de draps , j'en faisois glisser & étendre sous les malades , ou bien j'y faisois couler des serviettes , & je faisois bien essuyer les malades. Ces attentions sont fondées sur une raison palpable ; c'est qu'outre la malpropreté & la mauvaïse odeur qui leur étoient fort à charge , & à ceux qui en prenoient soin , il arrivoit nécessairement que les pores absorbans de la peau faisoient rentrer dans le sang une partie de l'humeur qui y restoit attachée , laquelle , par son refroidissement , ou par les sels âcres qu'elle tenoit en dissolution , produisoit un sentiment de froid , ou rendoit les malades fort sensibles au moindre contact de l'air ; ce qui les engageoit à user de cordiaux chauds , de vin , &c. ou à avoir recours à la multiplication des couvertures , &c. toutes choses qui ne faisoient qu'augmenter la maladie , à moins que ce ne fût le cas d'une sueur ou d'une moiteur criti-

que , ou de la sortie du pourpre , ou de boutons miliaires aussi critiques , c'est-à-dire , qui fissent cesser , ou qui du moins diminuassent considérablement la fièvre , & ses principaux accidens. Or ces cas sont extrêmement rares dans cette maladie , & même dans les autres maladies aiguës , si ce n'est dans l'état , & encore bien plutôt dans le déclin , où la nature provoque quelquefois des sueurs ou des moiteurs , &c. salutaires , & qui ne sont pas accompagnées d'une chaleur de la peau beaucoup plus considérable que celle d'une personne saine ; chaleur , par conséquent qui ne suppose qu'une fièvre médiocre. Il seroit contre le prudence , dans ces cas , de permettre aux malades de sortir du lit , d'y rester assis , & de changer de linges , à moins que les leurs ne soient extrêmement mouillés , ou ne se refroidissent. C'est au contraire le cas d'aider la sortie de l'éruption quelconque , par l'usage d'un peu de bon vin , ou de quelques cordiaux chauds , & même de feu allumé , si l'air est froid , dans la chambre des malades , qu'on peut alors plus couvrir dans leurs lits. Mais il est bon d'avertir que ces cas demandent le conseil , & souvent même la présence d'un Médecin prudent & éclairé , qui di-
rige

rige les remèdes dont je viens de parler , de manière qu'il n'en arrive point d'exaltation dans les matières corrompues qui peuvent se trouver dans les premières voyes , & dans la masse du sang & des liqueurs ; ce qui les rendroit bien plus malfaisantes , & causeroit aux malades plus de mal que l'éruption ne leur pourroit produire de bien ; ou bien il pourroit en résulter un dangereux redoublement de fièvre , par la simple raréfaction du sang & des humeurs , occasionnée par une trop grande chaleur quelconque.

La boisson que je fis substituer au vin , à l'eau de vie , aux cordiaux , étoit une grande quantité de petit-lait , bien passé , tiré du fromage , & un peu aigre , s'il étoit possible , que je faisois boire froid. Il nomment ce petit-lait , *clair de Lait* ; & je remarque cette expression , pour prévenir une bévue où sont tombés plusieurs d'entr'eux , qui ont pris pour du petit-lait , du lait entier non caillé. Je préférerois cette boisson à la tisanne de racines de fraiser , à de bonne eau fraîche & pure , ou à de l'eau pannée , que je laissois cependant prendre au choix des malades , suivant leur goût ; parce que le petit-lait leur étoit plus salutaire , & qu'il pouvoit souvent leur tenir lieu de bouillon.

L'acide de ce petit-lait , ou tout autre acide , sur-tout minéral , sert beaucoup à éteindre la soif , à rabattre la trop grande raréfaction du sang & des humeurs , à prévenir & à dissiper la pourriture. Mais si les malades avoient avec la fucte , ou avec quelque autre maladie , dans laquelle dominât beaucoup la pourriture , une crise salutaire , ou une pleuresie , une fluxion de poitrine , ou semblable maladie , ou simplement une toux importune , on ne leur donneroit point d'acide quelconque ; s'ils usoient de petit-lait , il faudroit qu'il fût alors pris tiède , ou du moins dégourdi , & point aigre.

Quant au bouillon , je le faisois faire avec le maigre de veau , & sur-tout avec le jarret , y faisant bouillir quelques laitues , & interdisant absolument le sel & tout autre assaisonnement. Au défaut de bouillon de maigre de veau , ou de poulet , on peut se servir d'une légère crème de ris , ou d'orge mondé , ou de froment , ou de gruau , ou même de segle qui est encore plus rafraichissant , & même , en cas de besoin , d'une décoction de pois ou d'haricots. Toutes ces crèmes se préparent en faisant bouillir suffisamment quelques unes de ces graines dans suffisante quantité d'eau , que l'on passera ensuite.

Je ne permettois aux malades d'ufer de vin, & de bouillons faits avec le bœuf & la poule, & un peu de sel, que quand la chaleur de leur peau étoit devenue peu considérable, ou au plus égale à celle d'une personne en santé; & quant aux alimens solides, je les interdisois jusqu'à ce que les malades fussent absolument sans fièvre, que l'appétit & le goût leur fussent revenus, & qu'ils eussent été suffisamment purgés; je veux dire, quand leurs selles n'avoient presque plus de mauvaïse odeur; encore ne voulois-je qu'ils prissent alors des alimens de facile digestion que peu-à-peu, & en augmentant par degré la quantité, ayant égard à leurs forces actuelles, à la longueur, à la brièveté de leur maladie, & à la quantité plus ou moins considérable des évacuations naturelles, ou artificielles, qu'ils avoient souffertes.

Les remèdes que j'ai employés pour combattre, & surmonter cette maladie, sont en petit nombre, & presque tous fort simples.

Le premier est la saignée, remède auquel on avoit eu quelquefois recours avant mon arrivée, mais sans aucun succès, soit parce qu'on n'avoit point

tiré du sang en suffisante quantité , ou parce que ce secours avoit été administré trop tard , à cause de l'opposition qu'y avoient apporté les malades , leurs parens ou leurs amis , ou parce que son effet avoit été contre-balancé d'une part par un mauvais régime , & d'autre , n'avoit point été secondé par les purgations , les rafraichissemens , le changemens de linge , &c. tous secours contre lesquels les malades étoient trop prévenus , & desquels dépend cependant son bon effet , sur-tout quand il y a dissolution putride dans le sang , ou même de simples matieres corrompues dans les premieres voyes , où elles s'exaltent & deviennent bien plus malfaisantes , à moins qu'on ne les évacue promptement. Mais ces raisonnemens faisoient peu d'impression sur des gens qui n'envifageoient que l'écorce des choses , & qui reprochoient à la saignée son insuffisance , fondés sur des observations infidelles , & qu'ils n'étoient point en état de faire avec plus d'exactitude. Je vins cependant à bout de déterminer les malades à se faire saigner ; en leur faisant remarquer les hémorrhagies salutaires qui étoient arrivées ; en leur représentant que le défaut de saignées étoit en partie la cause de la gan-

grène qui s'emparoit si promptement des cadavres des personnes mortes de ces maladies ; enfin , en les assurant que ce remede , bien administré , & secondé par d'autres secours , m'avoit toujours réussi dans des cas semblables , desquels je leur fournissois d'ailleurs des preuves bien convaincantes , en leur en faisant voir des histoires imprimées & approuvées ; telles que le Traité de la saignée par M. Quésnay , imprimé en 1736. & la Méthode de M. Boyer , imprimé à l'Imprimerie Royale.

Lorsque je trouvois les malades dociles , je ne perdois pas de tems , & je faisois tirer la valeur de quatre ou cinq bonnes palettes de sang du bras , quelquefois plus , quelquefois moins , suivant leurs forces. J'ai pourtant observé que leur prompt affoiblissement n'a point eu de mauvaises suites ; au contraire , la foiblesse dans laquelle quelques-uns sont tombés , & dont d'autres ont été menacés , dans le tems de la saignée , ou peu de tems après qu'elle a été faite , a été dissipée sur le champ , & plus souvent encore empêchée par le simple abaissement de leur tête , & par quelques verrees d'eau fraiche , ou de petit-lait , jetées sur leur visage , ou que je leur faisois avaler.

Le sang , quoique suffisamment refroidi dans des écuelles , ou dans d'autres vaisseaux profonds , les plus convenables pour reconnoître sa disposition , a toujours paru d'un beau rouge , ou fort vermeil , souvent écumeux , se fendoit & se déchiroit très facilement , & étoit assez fourni de sérosité , ou d'une eau roussâtre ou rougeâtre.

Lorsque les malades n'avoient pas le pouls fort grand , ou dur , & sur-tout quand ils n'avoient ni douleurs considérables de poitrine , d'estomac , de bas-ventre , de tête , ni transport , ou d'autres accidens qui me fissent craindre l'inflammation de quelque viscere , je ne faisois gueres réiterer la saignée ; encore la seconde étoit-elle moins forte que la première. Je n'ai jamais passé la troisième ; c'étoit pour une personne jeune & vigoureuse , dont les accidens étoient menaçans. Communément , il ne falloit pas repeter si souvent ce remede pour les faire totalement disparoître , ou du moins pour les diminuer assez pour n'en avoir plus d'inquiétude.

Quant aux femmes grosses , on peut les saigner suivant le besoin ; mais il ne faut pas leur prescrire des saignées aussi amples qu'on le feroit si elles n'étoient

point grosses. Il faut aussi avoir plus de ménagement pour elles dans l'usage des remèdes dont je vais parler.

Environ une heure & demie après la première saignée, quelquefois sans avoir fait précéder ce remède, comme il arrivoit lorsqu'il ne me paroïssoit point indispensable, à quelque heure que ce fût du jour, ou de la nuit, que les maladies eussent ou non l'estomac plein d'alimens, je faisois dissoudre dans un peu d'eau ou de petit-lait, cinq ou six grains de tartre stibié, qu'on verroit ensuite dans quatre ou cinq bonnes verrées d'eau fraîche ou de petit-lait, que je faisois prendre peu-à-peu; les deux premières à la distance d'environ trois quarts d'heure, jusqu'à ce que les malades eussent suffisamment vomi. Si ce remède ne leur faisoit pas rendre au moins une ou deux verrées de bile, je leur faisois boire beaucoup d'eau chaude, & même peu d'heures après je réitérois la prise du tartre stibié dont je viens de parler, & dont j'augmentoïis quelquefois la dose, quand j'avois à faire à des malades qui avoient l'estomac chargé d'alimens depuis peu, ou qui étoient fort difficiles à faire vomir, ou enfin qui suivoient beaucoup, soit par la nature de

leur maladie , ou du mauvais régime auquel ils s'attachoient avec opiniâtreté ; ce qui rendoit sudorifique le tartre stibié , & plus encore le kermes minéral , que je fus obligé d'abandonner pour cette raison , à cause de la dissolution que ce remede caufoit dans les matieres corrompues , lesquelles passant dans le sang , au lieu de sortir hors du corps , en augmentoient ou renouvelloient la fonte. Et comme le kermes minéral a naturellement de la disposition à devenir sudorifique , je m'abstins entierement de son usage , à moins qu'il n'y eût complication de gros rhumes , ou de fluxions de poitrine , ainsi qu'il s'est trouvé chez deux vieilles femmes. Il est indispensable d'avoir égard à ces cas de complication , & l'on est quelquefois obligé de traiter particulièrement les maux ou les accidens les plus considérables qui pressent davantage. Tout l'art consiste alors à employer des remedes qui puissent enlever ces accidens étrangers , sans nuire au fond de la maladie.

J'ai déjà dit qu'il faut avoir des ménagemens pour les femmes grosses. Il ne faut point leur donner l'émétique , mais se contenter de leur faire prendre de simples purgatifs , point violens , ni irritans.

tans , à moins que leur vie ne soit dans un danger imminent , qui permet , ou oblige , de donner quelque chose au hazard. Car je regarde le vomissement comme fort dangereux dans cet état , & sur-tout depuis le commencement de la grossesse jusqu'aux quatrième mois , & depuis le septième jusqu'à la fin , l'enfant étant alors plus aisé à détacher. Au reste ce n'est pas sans regret qu'on voit les femmes grosses privées de ce secours , qui faisoit rejeter beaucoup de bile par la bouche , & rendre par les selles une très-grande quantité de matieres , d'abord fort épaisses , & toujours de très-mauvaise odeur , dont l'évacuation produisoit un mieux sensible.

L'opération de ce remede étant achevée depuis quelques heures , je faisois réitérer la saignée , lorsque les circonstances l'exigeoient ; mais je me trouvois ordinairement beaucoup mieux de l'usage continué du tartre stibué en eau minérale , dont je diminueis la dose , n'en mettant que quatre ou cinq grains dans huit ou dix verrées de petit-lait , ou d'eau fraîche , ou d'eau panée bien coulée , de peur que le tartre stibué ne s'attachât au pain ; j'en faisois prendre un verre , environ de trois en trois quarts-d'heure.

Cette pratique à produit de très bons effets , sur-tout quand les selles des malades étoient épaisses , ou sentoient fort mauvais ; ou quand il y avoit douleur ou pesanteur de tête , ou transport au cerveau , ou assoupissement. Dans ces deux derniers cas , principalement dans l'assoupissement , j'étois même quelquefois obligé d'augmenter considérablement & par degrés la dose du tartre stibié ; ce qui arrivoit lorsque les malades ne vouloient point prendre de lavemens , ou d'autres purgatifs ; & quand le transport , & encore plutôt l'assoupissement où étoient les malades , diminuoient beaucoup , ainsi qu'ils ont coutume de faire en pareil cas , l'action de ce remède , comme ils font celle de tout autre purgatif , & même des lavemens. Les purgatifs que je faisois prendre pour aider l'action des émétiques , étoient une légère infusion de séné , où je faisois dissoudre la manne , & le sel de seignette , remèdes incapables de produire alors une augmentation considérables de chaleur. Je faisois prendre aussi quelquefois la manne & la rubarbe ou le catholicon double , lorsqu'il y avoit cours de ventre , mais sans douleurs vives ou continuelles du ventre.

Je faisois prendre des lavemens le plus qu'il étoit possible ; ce remede étant fort propre pour débarrasser la tête , & pour aider l'action du tartre stibué en eau minérale , ou de tout autre purgatif , & d'ailleurs étant indiqué par le grand & fréquent resserrement du ventre des malades. Mais il étoit quelquefois impossible d'y avoir recours , faute de seringue , ou de gens qui sçussent s'en servir ; quelquefois aussi faute d'avoir le tems d'instruire à les donner , à cause de la quantité de malades que M. Duclos , Maître Chirurgien établi à Dourdan , & moi , étions obligés de voir , souvent plusieurs fois par jour , & dans un grand nombre de hameaux ou de censés éloignés les uns des autres ; ce qui nous donnoit beaucoup de peine pour leur donner les secours dont ils avoient besoin , & pour détruire leurs anciens préjugés.

En suivant exactement la méthode que je viens de décrire , j'ai été rarement obligé d'avoir recours à la saignée du pied , ou aux vésicatoires , qu'on applique avec beaucoup de succès dans les assoupissemens qui ne sont point accompagnés de fièvre ou de chaleur considérables , les accidens étant ou préve-

nus ou promptement dissipés par ma pratique ; & j'ai eu la satisfaction de voir guérir tous ceux qui ont été confiés à mes soins , au nombre de près de quatre-vingt , si l'on en excepte un ou deux , auprès desquels je n'ai été appelé que fort tard , & qui d'ailleurs n'ont point voulu renoncer entièrement aux préjugés dont j'ai parlé. Les personnes malades que j'ai fait saigner , purger , raffraichir , mettre à leur aise dans le lit , &c. avant la sortie de la sueur , du pourpre , des boutons , des pustules miliaires , en ont été exemptes , & presque toutes guéries dans deux ou trois jours.

La Paroisse de Sermaise n'a point été la seule où ma méthode ait réussi ; plusieurs des environs , où la même maladie s'est répandue , & où la terreur qui l'avoit devancée ne l'auroit peut-être pas rendue moins funeste , s'en sont également bien trouvées. J'observai cependant pour n'avoir point de plus redoutables accidens à combattre , de ne point dire que c'étoit de la maladie qui regnoit à Sermaise que les malades étoient attaqués.

Bien des gens se persuadent , que les Medecins ne se garantissent des maladies contagieuses , qu'au moyen de quelques préservatifs ; mais il faut leur apprendre

notre secret. Nous sommes exempts de la crainte, & notre régime dans le tems de ces maladies est plus exact que jamais; nous ne mangeons ni ne buvons, nous tâchons même de ne pas avaler notre salive, dans les endroits où l'air est fort mauvais; nous lavons, ou du moins nous essuyons bien, nos mains, après avoir tâté le pouls des malades, sur-tout quand ils suent, ou quand nous suons nous-mêmes, ou quand nous sommes fort échauffés. Dans ces circonstances, nous tâchons d'attendre un moment avant que de leur tâter le pouls, ou de leur toucher simplement la peau, & même d'approcher de fort près d'eux; nous ne respirons point de près ni long tems leur haleine; nous changeons souvent de linges; nous prenons plutôt un peu moins que plus de bons alimens & de facile digestion; nous évitons même les boissons trop échauffantes; nous faisons de notre mieux pour entretenir notre corps dans un état de chaleur tempérée. Avec ces précautions, M. Legros, M. Duclos & moi, nous nous sommes toujours bien portés à Sermaise. Cependant nous nous asseïons quelquefois sur le bord des lits des malades, afin de les consoler, & de pouvoir dissiper la crainte & la terreur où

étoient la plûpart des personnes faibles , qui n'osoient souvent en approcher , de peur de gagner la même maladie.

Quant aux préservatifs qui se sont acquis quelque réputation , comme le vinaigre des quatre voleurs , le camphré , le thériacal , celui où on a fait infuser des feuilles de rue , ou d'absynthe , ou autres plantes d'odeurs fortes ; les eaux ou les teintures spiritueuses des plantes aromatiques , dont on se frotte le nez & les temples , qu'on respire , ou même dont on avale un peu ; les parfums qu'on emploie , comme l'encens , le genièvre , le soufre , le vinaigre , &c. brûlés dans un réchaut ; ils ne font souvent d'autre effet que d'empêcher de sentir la mauvaise odeur des malades , ou des choses fétides qui en sortent , &c. & peut-être que dissiper la crainte par la confiance qu'on y a. Or , je l'ai déjà dit , rien n'est plus propre que la crainte à causer des maladies épidémiques , comme je l'ai observé une infinité de fois en France & dans les pays étrangers , & sur-tout en tems de guerre , particulièrement dans les villes assiégées ou bombardées , ou seulement menacées de l'être , & dans les endroits exposés aux malheurs de la guerre , ou qui en sont menacés par rapport au voisinage de ce fléau.

J'ai déjà dit que ce n'étoit pas pour la première fois que la méthode que je viens d'exposer m'a réussi. Je me bornerai à citer ici la Paroisse de Nogent-Larraud , située dans l'Election de Château-Thierry , Intendance de Soissons. Il y régna en 1739 une fièvre pourprée & miliary , qui avoit été funeste à presque tous ceux qu'elle avoit attaqués avant mon arrivée , & qui céda promptement à la méthode que je viens de détailler.

Observations diverses , très-intéressantes pour le traitement de toutes les maladies , surtout épidémiques.

Lorsqu'on est appelé pour traiter ces maladies dont on ne connoît pas bien le caractère , il faut d'abord les traiter selon l'indication , avoir beaucoup d'attention à approfondir leurs causes , leurs symptômes , ou accidens , à connoître le tems de l'année , l'air , surtout la nature des alimens & des boissons qu'on a pris , les passions dangereuses , comme la crainte , &c. qui précèdent & accompagnent ces maladies , le tempérament , l'âge des malades , même les grands & les prompts changemens de l'air , de chaud en froid , & de froid en chaud , de sec en humi-

de , & d'humide en sec , il faut aussi con-
noître si l'air est infecté de vapeurs putri-
des quelconques , ou autres malignes ,
qu'on a respirées , s'il y a eu de grandes
fatigues , ou une oisiveté non accoutu-
mées, si l'on a pris, une trop grande quan-
tité de bons alimens , ou si on en a pris
moderément ; mais , à contre-tems , je
veux dire sans appétit , & surtout ayant
l'estomac chargé , la bouche & des
rapports mauvais , ou même ayant
la fièvre. On peut voir sur cette impor-
tante matiere, dans les Mémoires de l'A-
cadémie Royale des Sciences , années
1746 , 1747 , 1748 , les utiles ob-
servations que M. Malouin rapporte
avec toute la précision & toute la can-
deur possibles , dans l'Histoire des ma-
ladies épidémiques , observées à Paris
pendant les années ci-dessus mention-
nées.

On observera surtout ce qui a paru
produire de bons ou de mauvais effets
sur un grand nombre de personnes , sans
se laisser séduire par quelques cas parti-
culiers , qui ne doivent point faire une
règle générale , parce que le hazard , ou
la force des tempéramens , ou la légé-
reté de la maladie, y ont quelquefois plus
de part que le sçavoir ou la prudence du

Médecin , qui est le ministre , & non pas le maître de la nature.

Plusieurs malades périssent après avoir été saignés , purgés , échauffés , rafraîchis , &c. parce qu'ils ne l'ont pas été assez ou à tems , ou parce qu'ils n'ont pas observé une diette , ou gardé le repos du corps & d'esprit convenables ; toutes choses cependant qui doivent concourir à la guérison des malades , & dont l'abus ou la négligence les exposent à de grands dangers , & souvent même les font périr. Ainsi il ne faut pas toujours pour cela abandonner ces remèdes ni ce régime.

Un peuple grossier & ignorant , & beaucoup d'autres personnes de différens états & conditions , qui sont pleins de préjugés , & qui ne jugent des choses que par leur apparence , sans pouvoir en approfondir les causes , dont la connoissance passe leurs lumières , condamnent souvent très-mal à propos un Médecin , & gardent pendant toute ou presque toute leur vie , une répugnance invincible pour les saignées du pied , par exemple , les émétiques , &c.

Cette répugnance leur vient de ce qu'ils ont vû administrer ces remèdes sans succès ; & ces remèdes n'ont pas

réussi , soit parce qu'ils n'ont pas été employés à tems , ou avec les précautions requises ; soit parce que la maladie étoit par elle-même incurable , ou le tempérament mauvais , &c.

On doit aussi faire , s'il est besoin , de fréquentes ouvertures de cadavres de personnes mortes de ces maladies , afin de pouvoir juger par les inflammations , les suppurations , les exulcérations , les gangrènes des viscères , les vers , la coagulation , ou la dissolution du sang & des humeurs , quels doivent être les remèdes qu'on doit employer dans ces circonstances.

En tout tems , en tout pays , en toute sorte de tempéramens & de fièvres , il faut (excepté dans celles qui sont accompagnées de pourriture ou de vers) lorsqu'il n'y a aucun accident pressant , ni à craindre , après avoir saigné & purgé , suivant le besoin ; il faut , dis-je , réduire & contenir la fièvre & la chaleur dans de justes bornes , c'est-à-dire que la chaleur soit plus forte de quelques degrés que la naturelle , jusqu'à ce qu'il paroisse quelque crise salutaire , à laquelle il faut laisser un libre cours , si elle est suffisante ; & qu'il faut augmenter si elle ne laisse pas , ou jusqu'à ce qu'il paroisse des si-

gues de coction dans les urines.

Alors il faut bien se donner de garde de troubler la nature par un usage indiscret de saignées , d'émetiques , de purgatifs , de rafraîchissans , & même de lavemens quelconques.

La bonne & l'unique , ou presque l'unique Médecine , consiste en tout tems & en tous lieux , à rafraîchir ce qui est trop chaud , & à échauffer ce qui est trop froid ; à dessécher ce qui est trop humide , & à humecter ce qui est trop sec ; à fortifier ce qui est trop foible , & à affoiblir ce qui est trop fort ; à vider ce qui est trop plein , & à ôter ce qui est étranger & nuisible , & quand on ne peut le corriger à remplir ce qui est trop vuide , à ramollir ce qui est trop dur , & à durcir ce qui est trop mou ; à fondre ce qui est trop épais , & à épaissir ce qui est trop fondu ; à adoucir ce qui est trop âcre , ou trop aigre ; enfin à rétablir le mouvement & l'ordre naturel & convenable des liquides & des solides , ce en quoi consiste la santé.

Toutes ces diverses considérations demandent presque toujours la présence d'un Médecin sçavant & prudent , parce que les moindres fautes , ou l'oubli même de quelque chose importante , peuvent

être funestes aux malades , comme je l'ai vu arriver bien des fois dans différens pays , différens climats , différens tems , sur différentes Nations , & dans divers tempéramens ; & comme on peut s'en instruire par la lecture de l'Economie animale par M. Quesnay , ou par celle de la Médecine de l'Esprit par M. le Camus.

Souvent aussi j'ai eu occasion d'éprouver , que généralement parlant , il falloit moins saigner dans les pays & dans les tems chauds , surtout humides , que dans les tempérés , dans les secs & dans les froids , principalement quand le sang des malades , tiré avec des ménagemens convenables , & refroidi dans des palettes , ou dans d'autres vaisseaux profonds , n'étoit point coenné , ni dur , ni sec , ou presque sec , & quand les selles des malades sentoient trop mauvais ; & qu'au contraire la purgation administrée avec prudence y produisoit de très-bons effets.

Il m'a paru aussi plusieurs fois important de changer les formules des remèdes , & d'en augmenter les doses par degrés , parce que la nature s'y accoutumant ils opéroient peu , & souvent ne produisoient aucun des effets salutaires que j'avois lieu d'en attendre.

Histoire des fièvres pourprées , putrides , vermineuses , malignes , épidémiques ; où je fais , par occasion , des remarques importantes sur le traitement des maladies inflammatoires en général , & sur quelques points intéressans de la pratique.

Pendant le mois de Janvier de l'année 1751 , M. Goupil , Avocat en Parlement , & Bailli de Merobert, Terre appartenante à M. le Maréchal de Balincourt , située dans l'Election de Dourdan , Généralité d'Orléans , me pria de donner mes soins à un grand nombre de malades , presque tous pauvres , attaqués d'une maladie très-grave , dont M. Védie , Subdélégué à Dourdan , ne fut instruit qu'après qu'elle fut heureusement terminée. Je trouvai trois fois plus de femmes & d'enfans malades que d'hommes. Il en étoit mort trois avant mon arrivée , tous trois dans le délire & l'assoupissement , & l'on avoit observé sur leur peau des éruptions pourprées , &c. ils avoient saigné du nez presque tous jusqu'au tombeau. Ces morts répandirent la terreur dans tout le pays , où l'on n'avoit point oublié que quel-

ques années auparavant il mourut en peu de tems près de cinquante personnes d'une maladie de même nature , ou peu différente.

Le pouls de ces malades étoit communément plein & dur : ils avoient presque tous la langue très chargée , tantôt sèche , & tantôt humide , une toux , de vives douleurs de tête & de gorge ; ils rendoient presque tous des vers , avoient la bouche mauvaife , un grand abattement , souvent des sueurs abondantes , & un cours de ventre , ou au moins ils rendoient des excréments de très-mauvaife odeur.

M. Dargens , Chirurgien du voisinage , qui les avoit traités , m'a assuré que ceux qui étoient morts avoient refusé de se faire saigner & purger suffisamment , & qu'ils avoient mangé de la soupe & des œufs , bû du vin & du lait. Or , rien n'est plus contraire que le lait & les œufs dans les fièvres continues putrides , qu'elles soient vermineuses , ou non.

La maladie étant évidemment une fièvre inflammatoire , putride , vermineuse & pourprée , je n'ai point balancé à faire saigner promptement les malades du bras & du pied , observant de faire couler le sang dans les vaisseaux profonds ,

précaution nécessaire pour que les parties qui le composent ayent le tems de prendre , en se refroidissant , la place convenable à leur pesanteur spécifique , ce qui n'arrive point quand le vaisseau est trop plat , parce que le sang se fige trop tôt , ni quand le sang bave le long du bras. C'est ce qui empêche souvent qu'il ne paroisse sur le sang une coenne , qui se trouve presque toujours sur celui des gens du commun , à cause des alimens grossiers qui leur servent de nourriture , & des violens exercices auxquels leur état les assujettit , & qui dissipent la sérosité du sang. Mais lorsque le sang paroît rouge & vermeil , les malades , ou leurs parens , ou leurs amis , persuadés qu'il est très-bien constitué , refusent souvent avec opiniâtreté de leur en laisser tirer , ou du moins de le faire suffisamment , ce qui rend leurs maladies mortelles , ou pour le moins beaucoup plus longues & plus dangereuses. On peut voir sur cette importante matiere une très-grande quantité d'observations dans le nouveau Traité de la Saignée par M. Quesnay.

Le sang m'ayant donc paru coenneux , ou du moins dur à la surface , j'ai fait réitérer les saignées , suivant le besoin : je

les ai fait faire amples dans le commencement aux personnes fortes & vigoureuses, & je n'ai cessé de faire saigner les malades qu'après une diminution notable de la fièvre, & des autres accidens, & un ramollissement considérable dans le pouls. Au reste je n'ai jamais été obligé de faire ouvrir la veine plus de cinq fois, encore ne fut-ce que dans un seul cas. C'étoit celui d'une jeune femme assez robuste, dont la fièvre & les accidens furent les plus violens de tous ceux des malades que j'ai traités dans cet endroit. Elle avoit le pouls plein & fort, le visage & les yeux enflammés, une grande douleur de tête, & une inflammation de la lèvre, où il parut, dez les premiers jours de la maladie, une escarre brune, & plusieurs ulcères, qui ont cédé à un gargarisme composé avec la décoction d'orge d'aigremoine, & le miel.

Les sueurs, les taches pourprées, les pustules ou boutons de même nature, les cours de ventre, & même les parotides qui paroissent souvent, n'étant point critiques, loin de m'empêcher la saignée & la purgation, &c. étoient autant de motifs qui m'engageoient à les conseiller, afin de calmer le plus promptement qu'il étoit possible la violence de la

la fièvre , & d'évacuer les matieres putrides qui étoient dans les premieres voyes ; fruits des mauvais alimens & des eaux mal-saines dont les malades avoient fait usage pendant leur santé , ou des alimens salutaires qu'ils avoient pris pendant leur maladie , ou même du vin , & des cordiaux , ou des sudorifiques chauds, dont ils usoient malgré la fièvre ; ce qui , joint à la terreur , à l'excès des couvertures dont ils s'accabloient , au grand feu qu'on faisoit dans les chambres des malades , dérangoit entièrement leur digestion , augmentoit la pourriture , & occasionnoit les sueurs, & tous les autres accidens dont je viens de parler.

J'ai déjà dit que plusieurs malades avoient eu des parotides , c'est-à-dire , des inflammations , ou abscesses , auprès des oreilles. Cet accident , symptomatique comme les autres , m'a paru mériter une attention & un traitement particuliers. Il faut y faire , presque dez qu'elles paroissent , des incisions profondes , afin de les dégorger promptement , & d'empêcher qu'elles ne refluent dans le sang ; car alors elles se jettent souvent sur le poumon , au grand danger des malades , à moins qu'on ne soit

assez heureux pour le détourner par de prompts & amples saignées , par une diete , des boissons convenables , & une ou plusieurs prises d'emétique , données à propos ; notamment , par l'application d'emplâtres vesicatoires aux endroits où elles avoient paru originairement. D'autres raisons doivent encore déterminer à traiter ainsi ces parotides , la crainte que la grandeur de leur inflammation n'étouffe les malades , ou ne leur cause un transport , ou un assoupissement dangereux ; enfin , pour prévenir la carie des os voisins , que peut leur causer une suppuration sourde , &c. ou même pour empêcher que le reflux de cette suppuration dans le sang ne devienne la cause d'une fièvre étiq̃ue , qui est presque toujours mortelle. Reprenons le traitement des autres accidens.

Pour rabattre l'effervescence fébrile de toutes parts , je ne laissois du feu dans les chambres , & des couvertures sur les malades , qu'autant qu'il en falloit pour les garantir du froid ; & je continuois ce traitement jusqu'à ce que la grande ardeur de la fièvre fût amortie , & qu'il survînt une sueur , ou une moiteur , critiques , c'est-à-dire , qui fît cesser , ou qui diminuât considérablement la fièvre , &

les accidens les plus considérables.

J'employois encore , pour parvenir au même but , une grande diette , beaucoup de boiffons appropriées , des bouillons fort legers , & de fréquens lavemens , sur-tout quand il y avoit paresse du ventre ; & quand j'y avois réuffi , je faisois prendre aux malades , à quelque heure que ce fût , du jour , ou de la nuit , les momens étant extrêmement précieux , une dose convenable de tartre stibié en eau minérale , soit dans leur tisanne , qui étoit faite d'orge , de réglisse , de guimauve & de chiendent ; ou dans de l'eau pannée , & bien passée , suivant la méthode que j'ai décrite ci-devant dans l'histoire de la fuette. J'ai même été obligé plusieurs fois de recourir au même remède peu de tems après son opération , quand il n'avoit pas suffisamment évacué par le haut & par le bas. Quoi qu'il en soit , il leur faisoit souvent jetter des vers , & produisoit des selles de matieres très-fétides , suivies d'une diminution notable des accidens. Quelques heures après l'opération du remède , je faisois réitérer la saignée , s'il en étoit besoin , & j'y revenois encore les jours suivans , lorsqu'elle me paroissoit indiquée , & que

je ne trouvois point de danger à affoiblir les malades.

La grossesse n'est point une raison qui empêche de faire tirer du sang presque autant que s'il étoit question des hommes , à l'exception du pied ; on en peut quelquefois tirer , si le besoin est pressant ; mais elle doit empêcher de risquer l'émétique , auquel il faut substituer des purgatifs convenables , comme je l'ai remarqué dans l'histoire de la furette.

Il faut observer , que , malgré les évacuations que j'avois procurées , l'estomac des malades restoit quelquefois chargé , & qu'ils avoient des envies de vomir. J'examinois alors si ces accidens ne venoient point de la force de la toux , ou d'un frisson , ou de douleurs vives , fixes & continuelles de l'estomac , ou de quelqu'autre partie du bas-ventre , ou de l'effet d'une saignée. Les vomissemens peuvent aussi être occasionnés par la sortie difficile des dents ; on le connoît par la douleur , & souvent par la rougeur & le gonflement des gencives , où l'on a coutume de porter les doigts.

Quand on apperçoit une tache blanche à l'endroit de la gencive , que la dent est sur le point d'ouvrir , une petite incision qu'on y fait avec la pointe

d'une lancette ou d'un bistouri , ou même dans un besoin avec un ongle suffisamment long, a coutume de faire promptement cesser ces vomissemens, les cours de ventre , les convulsions , & la fièvre même , qui naissent de la douleur qu'occasionne la sortie difficile d'une dent , surtout si on a attention d'appliquer sur l'endroit douloureux de la gencive de la crème , ou du beurre frais non salé , ou de l'onguent *populeum* , ou autre semblable émollient. Il faut aussi observer alors un régime de vie peu nourrissant , humectant , adoucissant & rafraîchissant , comme celui de petit lait , ou clair de lait , tisane de guimauve & de graine de lin , bouillon de poulet ou de maigre de veau , ou semblable. On emploiera encore des lavemens émolliens , & l'on pratiquera quelques saignées , proportionnellement à la grandeur , à la dureté ou à l'embarras du poulx , & à la grandeur des accidens , qui deviennent souvent mortels , quand ils sont mal traités ou négligés.

Dans ces circonstances il seroit souvent pernicieux , sur-tout dans celle des douleurs dont je viens de parler , de donner l'émétique , comme on le fait quelquefois mal-à-propos. Mais ,

lorsque j'étois convaincu que la durée des accidens avoit pour cause de mauvaises humeurs , je revenois à l'eau minérale , je veux dire , au tartre stibié , donné comme il a été dit ; ou s'il n'y avoit qu'une simple tension du ventre sans douleurs considérables , & même quand les dernières selles sentoient toujours très-mauvais , je donnois quelque purgatif doux , comme une légère décoction de casse & de séné , où je faisois dissoudre la manne & le sel de seignette , augmentant ou diminuant la dose , suivant l'indication. Quand il y avoit des cours de ventre de matieres fort puantes , j'employois la manne & la rhubarbe , ou le catholicon double ; & même , si les malades avoient une aversion décidée pour les purgatifs , j'y substituois une eau minérale légère , je veux dire , une boisson faite avec environ deux livres de leur tisane , ou d'eau panée bien passée , où je faisois dissoudre , à leur insçu , trois ou quatre grains de tartre stibié , pour prendre par verrées , environ de trois en trois quarts d'heure ; boisson qu'ils prenoient sans sçavoir qu'il y eût du tartre stibié , qui , étant ainsi donné à petite dose , & de loin à loin , n'étoit pas capable de leur causer alors le vomissement.

Il ne me reste plus qu'à faire observer, que quand les malades étoient fort foibles, & qu'ils avoient le pouls mou & petit, peu de chaleur à la peau, souvent moins qu'en état de santé, & cependant qu'ils avoient besoin d'être évacués par le haut ou par le bas, je leur faisois prendre le tartre stibié, ou autres purgatifs, dans de bon vin, ou dans quelque potion cordiale, dont je leur donnois quelques verrées pendant & après leur effet, pour soutenir, souvent même pour ranimer, leurs forces; & je continuois à les purger de la sorte de deux jours l'un, quelquefois plus souvent, & presque continuellement, avec le tartre stibié donné ainsi à petite dose de loin à loin, ou avec d'autres purgations convenables, si leurs selles sentoient toujours très-mauvais, comme je le faisois aussi pour les autres malades dont les selles étoient très-puantes; parce qu'une très-petite quantité de ces matières sert comme de levain pour communiquer sa mauvaise qualité à la bile, & aux différentes humeurs, qui se rencontrent dans les premières voyes, aux boiffons & aux bouillons, & à bien plus forte raison aux alimens, quoique de facile digestion, & pris alors même en fort petite quantité, qu'on ne doit donner

que quand les malades sont sans fièvre ; ayant la bouche bonne , la langue point ou peu chargée , du goût & de l'appétit , & que leurs selles ne sentent pas si mauvais qu'en état de santé.

Comme il y avoit des vers chez la plupart d'entr'eux , j'ordonnois dans l'intervalle des purgations , ou du tartre stibié , ou des bols vermifuges faits avec dix grains de mercure doux , douze grains de rhubarbe en poudre , & autant de *semen contra* , incorporés dans une suffisante quantité de syrop de chicorée , composé de rhubarbe ou à son défaut dans du miel , pour prendre en deux fois , l'une le matin , l'autre quatre ou cinq heures après midi , les faisant envelopper dans du pain à chanter , & faisant avaler par-dessus un verre de tisanne , ou d'eau panée.

J'ai déjà dit , que je faisois observer aux malades un régime de vie fort exact , jusqu'à ce que leur fièvre fût entièrement passée , & qu'ils eussent été bien purgés. Tant que la fièvre étoit forte , cinq ou six bouillons étoient le partage de vingt-quatre heures ; ensuite j'en permettois de plus forts & de plus fréquens. Je les faisois purger de tems en tems dans la convalescence , pour éviter des rechûtes ,

tes , toujours très-dangereuses , & surtout après les fièvres putrides. Je leur recommandois , pour la même raison , de prendre plutôt moins que plus des alimens les plus sains , les plus faciles à digérer , & les plus nourrissans , comme soupes , panades assez claires , œufs à la coque , &c. & de ne point s'exposer trop tôt à des travaux ou à des exercices fatiguans , ni au froid. Avec ces attentions il ne m'est mort aucun malade , malgré le grand nombre que j'ai traités.

Ils s'en est trouvé qui pendant la force de leur fièvre ont eu la peau fort rouge , & quelquefois gonflée , & assez rude sur toute l'habitude du corps , qui s'est pelée pendant & après leur convalescence. Ils avoient pourtant été saignés , ou ils avoient eu d'abondantes hémorrhagies critiques , que j'avois laissé continuer , parce qu'elles tenoient lieu de saignées. D'autres , après un nombre suffisant de saignées & de purgations , ont été totalement guéris par des sueurs ou moiteurs critiques , qui leur sont survenues , principalement après le sept de leur maladie.

J'ai expressément défendu à ces malades l'usage du vin , & bien plus encore celui de l'eau-de-vie , & de toute autre liqueur spiritueuse , tous les cordiaux

chauds , & même la trop grande chaleur qu'on entretenoit dans leurs chambres , & le trop de couvertures , ayant toujours remarqué que tout cela faisoit les plus mauvais effets sur des malades attaqués d'une grande fièvre , ou d'une chaleur considérable , ou qui avoient le pouls fort grand , ou dur , ou la langue sèche , ou de vives douleurs de tête , ou de quelqu'autre partie , sur tout interne , ou quelque espèce d'hémorrhagie que ce soit.

Il en est de même des pleurésies , des fluxions de poitrine , souvent même des humes de gosier , ou de poitrine , que j'ai vû dégénérer en esquinancies , ou en fluxions de poitrine , ou en pulmonie.

J'en dis autant des rougeoles & des petites véroles , quelquefois discrettes & fort légères , que cette dangereuse méthode a rendues malignes , & souvent même mortelles ; car la rougeole ne sort jamais mieux , ainsi que la petite vérole , & celle-ci ne suppure jamais mieux , que quand des saignées , un régime de vie convenable , des purgations & des boissons appropriées , ont réduit la fièvre & la chaleur à de justes bornes. Trop de sang , ou de chaleur , fait souvent dans ces maladies le même effet qu'elle pro-

duit sur la viande qu'on veut faire rotir ou griller ; elle la noircit & la brûle , au lieu de lui donner une cuisson convenable. Il en arrive autant aux plantes exposées à un soleil trop chaud , ou plantées dans un terrain trop sec & trop brûlé ; & aux fruits de la terre , qui se dessèchent , au lieu de croître & d'acquérir un degré convenable de maturité. Cette vérité est prouvée par une très-grande quantité de faits bien remarquables , dont on voit souvent des exemples sensibles.

J'ai aussi observé , combien ce dernier régime est dangereux dans presque toutes les maladies accompagnées d'une grande chaleur , ou d'une soif considérable , qui sont devenues mortelles , ou du moins bien plus opiniâtres , & bien plus dangereuses.

Il y a pourtant des cas dans les maladies , où un peu de bon vin fait un fort bon effet , sur tout chez ceux qui n'en font point habituellement usage ; c'est lorsque les malades n'ont point la langue sèche , & que la chaleur de leur peau n'excede point la naturelle ; qu'il n'y a plus , ni vives douleurs dans quelque partie , ni hémorrhagie , de quelque nature qu'elle soit , & sur tout quand les malades ont été affoiblis par une longue

diette , par beaucoup de saignées , par d'abondantes hémorrhagies , des sueurs , des cours de ventre considérables ; & que le pouls n'est pas grand , & qu'il a de la souplesse. Le vin dans ces cas-là ne peut que ranimer leurs forces, & aider leur reblissement.

Il est important de remarquer , que l'abus du vin , & des cordiaux chauds , vient de l'erreur où l'on est communément au sujet de la foiblesse dont les malades se plaignent. Il y en a de deux sortes , qui demandent des secours entièrement opposés , la véritable & la fausse foiblesse.

La véritable foiblesse est la suite d'une longue abstinence , d'une quantité de saignées , des hémorrhagies abondantes , des cours de ventre , purgations , sueurs , ou autres évacuations naturelles ou artificielles , qui ont été abondantes, ou qui sont venues mal-à-propos ; ou bien elle vient d'un usage mal placé de rafraichissans quelconques , pris intérieurement. Elle n'est accompagnée , ni de chaleur ni de soif notables , le pouls est mollet , plus petit que grand ; & la peau moins chaude que dans l'état de santé. Dans cet état , le bon vin pris modérément , quelques cordiaux chauds , de

bons alimens & de facile digestion , administrés sur tout par des personnes intelligentes , qui ont attention de ne point porter le feu dans le sang des malades , & de ne leur point donner trop de nourriture ; le repos , & quelquefois l'abbaissement de la tête ; produisent de bons effets.

La fausse foiblesse est plutôt un accablement des forces qu'un défaut. Ordinairement le pouls des malades est grand, fort, ou dur ; quelquefois il est concentré & petit ; quelquefois aussi il est semblable à celui des personnes en santé , & pour lors c'est un signe de malignité , sur-tout quand ce pouls se trouve combiné avec quelque symptôme , ou accident , plus considérable que la nature de la fièvre ne le comporte. Ces espèces de pouls sont telles dès le commencement , ou dans l'augmentation , & même dans le fort de la maladie , & sans que les malades aient été affoiblis par les causes qui produisent la véritable foiblesse , & sont l'effet d'une trop grande quantité ou d'une trop grande raréfaction du sang , ou de son épaisissement , d'un poison , de quelque grande passion , des vers , ou des matieres indigestes , putrides , ou malignes , qui se trouvent

Dans les premières voyes ; d'une inflammation , ou d'une disposition inflammatoire de quelque partie interne , & particulièrement du cerveau , ou du cervelet , ou de l'estomac ; accident qui produit souvent le même effet que l'ivresse causée par les boissons spiritueuses , laquelle produit aussi la fausse foiblesse. Dans ces circonstances , les cordiaux chauds , le vin , &c. sont pernicieux. Des saignées , des purgatifs , des émétiques , des lavemens , des boissons & un régime convenable , un air & un lit tempérés , & quelquefois plutôt un peu plus froids que chauds , quelquefois l'élevation de la tête , & d'autres secours analogues , appliqués par des personnes intelligentes , sont les seuls qu'on puisse employer avec succès ; & l'on peut compter que les moindres fautes commises dans le traitement de ces maladies ne peuvent que leur être très-préjudiciables.

C'est faute de distinguer ces différentes foiblesse , que l'on est si prévenu contre la saignée , toutes les fois qu'il y a défaut de forces. Cette prévention s'étend même beaucoup plus loin ; car combien de gens ne veulent point souffrir qu'on les saigne dans les maux d'yeux ,

dans les cours de ventre , dans les sueurs , dans divers rhumes , & dans une infinité d'autres cas , comme paralyties , enflures , rhumatismes , accès , ou redoublemens de fièvre , hors le tems du frisson , d'une sueur ou d'une moiteur critiques , d'une hemorrhagie aussi critique ; ou lorsqu'il s'agit des enfans ou des vieillards : quoiqu'à l'égard de ces deux derniers , les saignées doivent être moins copieuses , & moins nombreuses.

Il faut convenir , que si ces accidens sont compliqués avec une ou plusieurs causes de la véritable foiblesse dont il a été parlé ci-devant , & qu'ils soient caractérisés par ses signes , la saignée n'y convient pas souvent , & même y est presque toujours très-préjudiciable. Mais quand ils se trouvent compliqués avec les causes de la fausse foiblesse , la saignée , les purgations , les lavemens , les boissons & un régime convenable , employés par une personne prudente & intelligente , font les effets les plus avantageux.

J'ai vû plusieurs fois en France , & dans les pays étrangers , des taches pourprées , des éruptions miliaires , & d'autres exanthemes inflammatoires , sur la peau des malades , sur tout d'un tempérament vif & échauffé , soit par la dis-

position de leur sang , soit par la chaleur du climat ou de la saison , soit par le trop grand feu qu'on entretenoit dans leurs chambres , ou par la chaleur immodérée de leurs lits, soit par rapport à l'usage du vin, ou autres liqueurs échauffantes, ou des cordiaux chauds , soit pour avoir trop pris d'alimens , ou les avoir pris en petite quantité , mais mal-à-propos. On auroit prévenu ces accidens , si on leur avoit tiré du sang , & qu'on leur eût fait prendre des émétiques , des purgations , des lavemens , des boissons & des bouillons appropriés à l'état des fébricitans , &c. qu'on leur eût fait respirer un air tempéré , & observer un régime convenable. Tant il est vrai que des secours appropriés guérissent aisément des maladies , qu'un mauvais traitement rend quelquefois mortelles , ou du moins fort dangereuses.

La fièvre miliaire , ou le pourpre blanc accompagné de fièvre , est un accident aujourd'hui très-commun parmi les femmes Allemandes nouvellement accouchées , & même parmi les Françoises , dont elle fait périr un assez grand nombre. Cet accident provient presque toujours de leur négligence à se faire suffisamment saigner pendant leur grossesse ; d'une nourriture trop abondante que des

exercices ou des travaux convenables ne dissipent pas ; de l'usage du vin , ou du café , ou de roties au vin & au sucre , &c. pris en trop grande quantité , ou à contre-tems , comme peu de tems après leur accouchement , sur tout avant que la fièvre de lait soit passée ; de la chaleur excessive de leurs lits , ou de leurs chambres ; du peu de soin qu'elles ont pendant leur grossesse , & même pendant leur couche , de s'entretenir le ventre fort libre au moyen des lavemens , bouillons , boissons , & régime convenable.

Je pourrois m'étendre beaucoup plus sur ce sujet ; mais je fais un mémoire , & non pas un livre. J'en ai d'ailleurs dit assez , & j'ai rapporté des exemples assez frappans du danger des préjugés vulgaires , pour faire goûter aux personnes sages , & qui connoissent le prix de la vie , une méthode aussi simple , & aussi peu embarrassante , que celle que j'ai décrite d'après les observations que j'ai faites en différens pays , sur différens peuples , & sur un grand nombre de Malades , attaqués de ces dangereuses maladies. Je souhaite que ce Mémoire soit aussi utile à plusieurs de ses lecteurs , que j'ai de plaisir à leur communiquer mes observations , & que je suis autorisé à les assurer de leur exacte vérité.

Les différens moyens pour connoître & détruire les préjugés public, pour guerir & pour être préservé de la plus grande partie des maladie, surtout épidémiques, contagieuses, ou non seront très-amplement détaillés dans ma Médecine d'Armée, qui sera imprimée dans quelques mois d'ici.

A P P R O B A T I O N.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé *Méthode aisée & peu coûteuse de traiter avec succès plusieurs maladies épidémiques, &c. par M. de Meyseray*, je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression; & j'ai crû même que cette Dissertation, fondée sur des faits de pratique, pourroit contribuer à détruire les préjugés qui sont si funestes aux gens de la campagne. A Paris ce 27 Mars 1753. LAVEROTTE.

P E R M I S S I O N D U R O Y.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre: A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, S A L U T. Notre bien amé le Sieur DE MEYSERAY, Docteur en Médecine, Nous a

fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage de sa composition qui a pour titre. *Méthode aisée & peu coûteuse de traiter avec succès plusieurs maladies épidémiques, &c.* s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces causes voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer son dit Livre en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modèle sous le contre-sel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. qu'avant de l'exposer en vente, l'Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur DELAMOIGNON, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un

dans celle de notre Château du Louvre, & un
dans celle de notre très-cher & féal Cheva-
lier Chancelier de France le fleur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher &
féal Chevalier Garde des Sceaux de France,
le Sieur de Machault, Commandeur de nos
Ordres, le tout à peine de nullité des Prés-
entes: du contenu desquelles vous mandons
& enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses
ayans causes pleinement & paisiblement, sans
souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou
empêchement. Voulons qu'à la copie des Prés-
entes qui sera imprimée tout au long au com-
mencement ou à la fin dudit ouvrage, foi soit
ajoutée comme à l'original. Commandons au
premier notre Huissier ou Sergent sur ce re-
quis de faire pour l'exécution d'icelles tous
Actes requis & nécessaires, sans demander
autre permission, & nonobstant Clameur de
Haro, Charte Normande, & Lettres à ce con-
traires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à
Versailles le quinzième jour du mois de Sep-
tembre l'an de grace mil sept cens cinquante
deux, & de notre Regne le trente-huitième.
Par le Roy en son Conseil. Signé, SAINSON.

*Registré sur le Registre XII. de la Chambre Royale
& Syndicale des Libraires & Imprimeurs de
Paris, N. 30. folio 19. conformément aux Régle-
ment de 1723, qui fait défenses, Art. 4. à toutes
personnes, de quelque qualité qu'elles soient, au-
tres que les Libraires ou Imprimeurs, de vendre,
débiter & faire afficher aucuns Livres pour les
vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent es
Auteurs, ou autrement; & à la charge de fournir
à la susdite Chambre neuf Exemplaires prescrits
par l'art. 108 du même Règlement. A Paris le 19
Septembre 1752. Signé COIGNARD, Syndic.*

